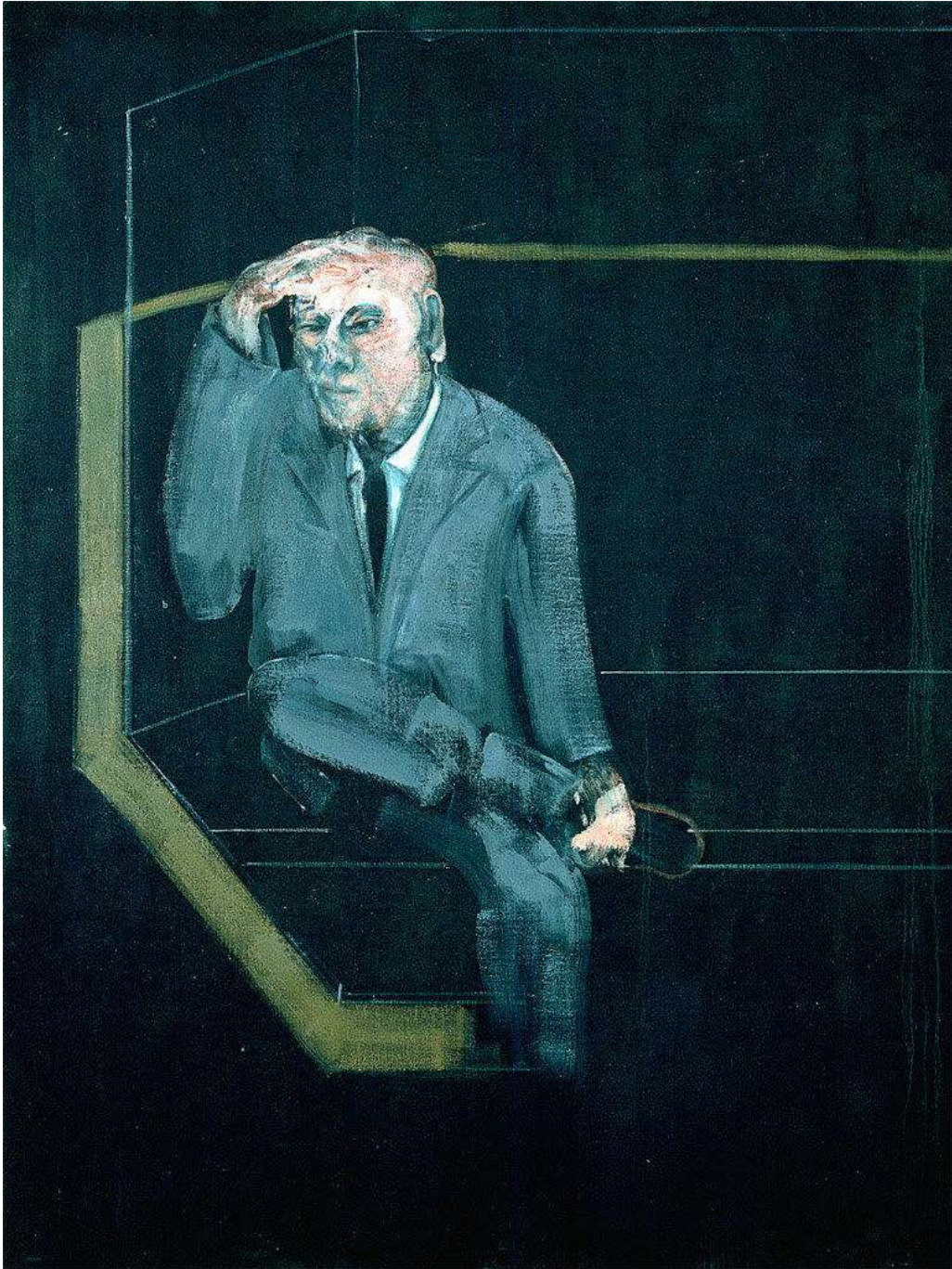


JOURNAL DISPERSÉ (2000-2008)



Francis Bacon, *Auto-portrait*, 1958

Jonathan Mangez

Lecteur, tu seras déçu si tu espères trouver dans ces pages un texte achevé contenant des informations directement assimilables. En revanche, si, comme l'auteur, tu penses que l'existence est le seul mode d'accès à la vérité, et que celle-ci n'apparaît jamais qu'à la faveur des éclaircies de l'existence, alors tu découvriras peut-être dans ce qui suit la trace maladroite de telles éclaircies.

Chacune de ces séries de notes a été écrite dans une période d'angoisse intense, à laquelle correspondait la joie -parfois douloureuse- de la délivrance. C'est cette joie qui me fait trouver légitime leur présentation au public.

PREMIERS ÉCRITS

Du 16 novembre au premier décembre 2000

Jacques Baufay paraphrasant Kierkegaard:

«- Dieu (c'est-à-dire l'objet du désir) n'est rien de ce qui est – d'où résignation infinie.
 -Dieu n'est pas ailleurs qu'ici – d'où reprise du fini.
 -Dieu est par conséquent ce qu'il faut rendre réel ici en attribuant, par le renoncement, une dimension d'infinité au fini. Non pas personne ou objet de rencontre, mais plutôt
 « comment on entre en relation avec lui. » »

-Dieu n'est-ce pas de plus en plus dur? Le but ne reste-t-il pas toujours aussi lointain alors que je suis de plus en plus fatigué? -non. Peu importe la distance qui te sépare du but. L'important est de marcher sur le chemin. -En suis-je capable? -*Ce que l'on doit faire, on s'efforce de le faire sans se demander si l'on en est capable.*

Je peux être seul devant Dieu; mais être seul sans Dieu, je ne le peux pas. Si je suis sans Dieu, je ne suis plus seul: je suis l'homme de la foule.

Les mots que j'emploie pour parler de mon rapport à Dieu: les mots grâce auxquels je repousse tout ce qui peut m'arracher à ce rapport.

A quoi bon accabler celui qui doute? A quoi bon lui dire: « tu dois croire? » Cette injonction-là, on ne peut la donner qu'à soi-même. Et on ne se la donne à soi-même que quand on croit déjà.

En la donnant à un autre, on prouve seulement qu'on doute soi-même, et qu'on veut accabler l'autre en lui ordonnant quelque chose que -secrètement- on croit impossible.

Pouvoir être simplement triste -et non déçu, amer, défait- cela n'est pas donné à

tout le monde.

-Dois-je toujours, toujours soutenir le même effort? – Oui. Mais on ne se lasse jamais de cet effort-là; quand on l'abandonne, ce n'est pas par lassitude: c'est par lâcheté. Ou par excès de courage- ce qui revient au même.

N'y a-t-il jamais de repos? Si le repos suppose l'interruption de l'effort constant de renoncement (renoncement à imaginer la réalisation de ses espoirs & craintes), alors il n'y a jamais de repos.

Mais il y a, dans le renoncement-même, un moment de repos.

L'effort constant: empêcher une image de mobiliser toute ma capacité d'espérer. Se détourner du visible pour se tourner vers l'invisible. Et à chaque fois qu'une forme visible se substitue à l'invisible, se détourner à nouveau de cette forme.

Les paresseux souffrent; et, ne sachant pas pourquoi, ils s'imaginent qu'ils souffrent sans raison. Aussi se plaignent-ils.

Les vaillants souffrent, et ils savent pourquoi; aussi se taisent-ils.

Ruse de la paresse: « pour le moment, la force ne me manque pas, mais il se pourrait qu'elle vienne à me manquer, à l'avenir. » -Mais si tu fais simplement maintenant ce que tu dois faire, cela te dispense de penser à l'avenir.

Dans la jouissance, effort et repos sont réunis.

Chaque évènement est relié à la totalité des évènements; et, quand je suis au coeur d'un évènement, c'est la totalité qui prime sur cet évènement. Si bien que la jouissance renvoie toujours à la totalité des évènements.

Quand une image -terrifiante ou réjouissante- me vient, je la saisis, je l'observe

attentivement, puis je la jette au loin.

Je suis à chaque instant devant toute ma vie & toute ma vie est toujours vue à partir de l'instant.

A chaque instant, c'est moi-même à *cet instant-là* qui est le véritable enjeu.

Parfois je m'imagine ce que sera l'avenir, avec espoir ou crainte; je dois renoncer à l'idée que *l'avenir* pourrait correspondre à ma vision; en revanche, je peux dire que ma vision de l'avenir est l'avènement à *l'instant* de l'espoir ou de la crainte- c'est-à-dire, de la joie ou de la peine.

Je ne puis triompher du temps, mais je ne suis pas totalement sous son emprise.

Quand suis-je le mieux placé pour juger ce qu'il en est d'un instant? A cet instant-même.

« Jouissance, volupté, plaisir »: ce que je désigne par ces mots a toujours déjà cessé d'exister, à jamais.

Parfois je perds le souci de me préserver. Je ne reste pas alors simplement indifférent à l'égard de moi-même: je verse dans l'autodestruction. Soit la préservation de soi, soit l'autodestruction. Pas d'intermédiaire.

Parfois la haine de soi se substitue au souci de préservation de soi -pourquoi? -je ne sais pas; l'impression de le savoir traduirait déjà de la haine de soi.

Ceux qu'on ne peut aimer tout en se méfiant d'eux, il faut renoncer à les fréquenter.

« Pourquoi me désires-tu? » ou encore: « d'où vient ton désir pour moi? » Il me faut renoncer à répondre à cette question, que je me pose toujours au nom de l'autre.

Pour y répondre, je devrais sortir de moi-même, et donc abandonner mon désir.

Et, même en sortant de moi-même, la réponse que je trouverais serait: « mon désir *pour toi* vient de... » et non: « *mon désir* pour toi vient de... »

Cependant, cette question accompagne toujours le désir. On ne peut pas ne pas se la poser.

Mon désir n'appartient à personne d'autre que moi; et pourtant, si on me demande d'en rendre compte, j'en suis incapable.

La question de mon propre désir est toujours intimement liée avec celle du désir de l'autre.

Mon désir: je dois renoncer à lui trouver un point de départ précis, et un point d'arrivée précis.

Une personne éveille mon désir par sa beauté; mais ce n'est pas par sa laideur qu'une personne peut me dégoûter. Je suis dégoûté par celui ou celle qui se présente à moi comme l'unique objet de désir; qui veut être tout ce qui est désirable à lui tout seul.

Ainsi, la personne qui me dégoûte n'est pas, dans mon esprit, opposée à celle qui m'attire; elle est plutôt à l'opposé de Dieu lui-même, dont elle est la rivale malheureuse.

Quelque chose est perdu que je ne retrouverai jamais; et cela, à chaque instant.

Toute utilisation du plaisir, dans quelque but que ce soit, est impossible.

A quoi bon mémoriser un air de musique?

Je n'ai pas plus de prise sur le présent que sur le passé ou l'avenir.

Pas un Moi perceptible, mais que je serais, temporairement, empêché de percevoir; non; mais bien un Moi imperceptible, dont je perçois, à l'instant, l'imperceptibilité.

Les bras ouverts et les yeux levés vers le ciel pour la joie; les jambes et les bras repliés, et les yeux clos pour la peine.

De même que, quand on est joyeux, on veut continuer à l'être; de même, quand on est triste, on veut s'enfoncer toujours plus dans la tristesse.

On n'en finit pas avec la tristesse. Un évènement triste survient: je voudrais que toutes les ressources de la tristesse s'y épuisent. Je souhaite pouvoir oublier la tristesse elle-même en même temps que cet évènement triste. Mais je dois renoncer à voir mon souhait se réaliser: je m'épuiserais à oublier cet évènement avant que les ressources de la tristesse ne s'y soient épuisées.

La peur de l'évènement triste quand on est joyeux - la peur de l'évènement joyeux quand on est triste.

Le temps. Qu'est-ce qui est un avenir proche, qu'est-ce qui est un avenir lointain? Kierkegaard: l'éternité est, à chaque instant, l'avenir le plus proche.

Quand je veux faire revenir au présent l'évènement passé, je lui imprime la marque du désespoir. De même pour l'évènement à venir.

La vie n'est ni exaltante, ni tragique.

La récompense des intellectuels: pouvoir se dire: « Ma souffrance n'est pas vaine; je souffre, en fait, pour épargner à d'autres de souffrir; nombreux sont ceux qui, grâce à mes livres échappent à la souffrance. »

Beaucoup d'intellectuels, sans doute, écrivent pour donner un sens à leur

souffrance.

Les grands philosophes disent tous la même chose, dicit Jacques Baufoy. On attraperait donc la migraine à chercher du nouveau dans leur livre.

Une pensée ne peut agrandir mon monde, mais elle peut en changer la configuration.

« Voilà ce que signifie ce mot! » Je me dis cela quand un mot de mon vocabulaire recouvre une signification qui, auparavant, relevait d'autres mots de mon vocabulaire.

Rien de formidable dans ce processus de recouvrement: rien de nouveau n'en émane.

Et pourtant, ce processus est exactement celui par lequel un mot devient utilisable pour moi.

On n'admire pas quelqu'un qui fait des efforts, de même qu'on ne méprise quelqu'un qui n'en fait pas. Tout le monde le sait, mais il est bon de le dire de temps en temps.

Trop souvent, mon corps recourt à la tentation des exploits intellectuels pour se faire du tort à lui-même.

J'aurai toujours la possibilité de m'égarer.

L'absence de force est positive, tout autant que la force. (Positive, non au sens où elle serait bonne; mais au sens où elle est au-dessus de zéro.) Il n'y a rien de négatif. La seule chose qui soit neutre, qui soit de niveau zéro, c'est la mort. Mais la mort ne fait pas partie de la vie.

Quand il s'agit de survivre, on recourt plus volontiers à la ruse qu'au courage.

Jacques Baufay: l'échec est inscrit dans la structure de notre être.

Echec aussi dans la tentative de mesurer l'ampleur de l'échec.

Bien piètre hommage à rendre à une fille qu'on aime, que de se tourmenter dès qu'on pense à elle. Mieux vaut encore ne pas penser du tout à elle.

Le passé: Il faut apprendre à l'aimer, tout en y voyant les indices de l'échec qui le couronne.

Après le premier décembre 2000.

Incontinence verbale des gens: quand une pensée leur vient à l'esprit, ils estiment qu'il leur faut la crier à tout venant.

Certains traits d'esprit, qui amusent quand ils viennent d'un homme malheureux, semblent vulgaires quand ils viennent d'un homme heureux.

Impossibilité de faire accéder l'expérience dans toute sa richesse au langage. Cette impossibilité n'est nullement liée à l'imperfection du langage; au contraire, elle est liée à ce que le langage est parfaitement adapté à son usage; si on pouvait tout exprimer, sans laisser de résidu, alors on ne pourrait utiliser le langage comme on le fait.

Les gens mentent toujours quand ils disent qu'ils sont heureux, et aussi quand ils disent qu'ils sont amoureux. Cependant, il arrive que les gens soient heureux, et qu'ils soient amoureux; leur bonheur ou leur amour se traduit alors par des signes, même s'ils s'abstiennent d'en parler. Pourquoi suis-je toujours incapable de déchiffrer

ces signes?

Lyon, automne 2000

Je prie – non plus pour être délivré, mais au contraire pour ne pas l'être – mon mal est devenu plus élevé que la délivrance.

Ma souffrance est plus élevée et plus puissante que tout sentiment d'autre nature, elle écrase tout autre sentiment – pourtant je connais en même temps la joie - ma joie est de même nature que ma souffrance, elle est ma souffrance transfigurée.

Ma souffrance vient de cette question insoluble: pourquoi continué-je à vouloir, alors que je n'espère plus? Pourquoi tout ne peut-il s'achever proprement? Ma souffrance vient de ce que je ne veux plus vouloir.

Seule ma souffrance est vraiment profonde, seule elle me perce jusqu'à atteindre en moi ce qui m'unit à tout ce qui est.

La foi ne fait pas accéder à une autre réalité mais bien à *cette* réalité-ci.

Dénuement, abandon – misère.

Celui qui ne s'intéresse à rien, qui ne trouve espoir en rien (tel est mon cas), ne peut pas simplement ne rien espérer: il lui faut en plus craindre ces maux. Cette crainte est l'apparence trompeuse, médiocre que revêt le désespoir au service duquel se met la volonté quand elle ne peut se mettre au service d'aucun espoir.

Ne plus rien espérer – voilà bien la faute la plus inavouable.

Nous méprisons l'espoir qui ne survit que quand on l'entretient artificiellement, nous méprisons la tendance à « se rabattre sur ce qui reste. »

Assez des conciliations obtenues au prix du déshonneur et de la bassesse.

Quand elle veut s'étourdir, s'abrutir, la lucidité se fait impatiente & commence à se ruer sur tout à toute allure.

Oui: l'étourdissement survient parfois quand la lucidité s'emballe.

La médiocrité consiste à s'étourdir d'une souffrance profonde et grave en se concentrant sur une petite préoccupation -

Ce n'est que quand on veut s'enfoncer dans la médiocrité qu'elle paraît insurmontable; car il suffit de prendre la médiocrité à rebours pour qu'elle cesse instantanément d'exister; il suffit de se retourner vers la souffrance grave et profonde, pour qu'aussitôt les petites préoccupations mesquines soient balayées.

Au moment où *il faudrait absolument agir pour sauver ce qui peut encore l'être*: attendre

Aucune pensée ne naît par hasard – chaque pensée naît au moment opportun.

Du moment qu'on se trouve dans la bonne disposition, tout peut servir de prétexte pour se torturer.

Le renoncement à toute délivrance procure une immense joie.

Nous ne pourrons *jamais* annuler nos fautes, les exclure de l'éternité, les jeter dehors pour *toujours* – en nous l'éternité se fait conflit.

Ce conflit éternel de l'éternité avec elle-même, c'est le temps.

Rien ne me force à relâcher la tension, à prendre l'éternité à la légère.

C'est toujours à partir de la confrontation à un problème particulier qu'on prend conscience de n'avoir jamais réussi à parfaitement résoudre un problème.

Eternelle impossibilité de résoudre quoi que ce soit: dès lors, toutes les solutions qu'on envisage pour le problème particulier auquel on est confronté semblent dérisoires.

Pour autant, ce problème ne disparaît pas.

Le langage ne permet de poser et de résoudre que l'aspect anecdotique d'un problème.

Ne nous épuisons pas totalement dans l'exercice de formuler ce qui peut l'être: gardons de l'énergie pour affronter l'inexprimable.

Pour peu qu'on soit patient, la souffrance rend plus fort et plus agressif.

La misère me fermera les bras si je cherche en elle un échappatoire.

Nous détesterons les faibles tant que nous les verrons triompher basement au moyen de la ruse et de la séduction; pourtant il est vain de lutter contre les instincts de vie, même sous la forme basse qu'ils prennent chez les faibles.

Le désir assumé oeuvre dans le secret; ce n'est que quand le désir commence à se craindre lui-même qu'il cherche des témoins qui l'approuvent de se craindre lui-même.

La douceur, l'émotivité prédisposent un homme à subir la loi des femmes.

Après la lecture de Par-delà bien et mal: dès que la collectivité parvient à une

certaine stabilité, se développe un instinct, muselé jusque là, l'instinct grégaire, qui, en s'efforçant d'en finir avec l'insécurité, génère une nouvelle forme d'insécurité, plus profonde, ne concernant pas la collectivité, mais l'homme, la valeur qu'on lui reconnaît.

La subtilité de la pensée de Nietzsche lui vaut bien des reproches – car quand des penseurs grossiers s'efforcent de faire rentrer dans les cadres de leur pensée grossière les idées de Nietzsche, ils sont obligés pour cela de les forcer, dans un sens ou dans un autre – par exemple dans le sens du fascisme.

« (...) c'est justement au cours de l'ère chrétienne de l'Europe, et sous la pression des jugements de valeur du christianisme, que l'instinct sexuel s'est sublimé en amour, en *amour-passion*. »

Quand, en même temps qu'une contrainte, disparaissent les prodiges nés de l'inventivité que développent les instincts sous la contrainte, il s'ensuit un profond désappointement.

Ils sont rares ceux qui voient dans les interdits les plus profondément ancrés en eux une épreuve que, *par jeu*, ils se sont infligée à eux-même. Ces mêmes hommes rares sont aussi les seuls qui savent jouer avec les femmes.

X donnait pour une passion profonde ce qui n'était que symptôme d'hystérie.

Toute idée que nous formulons, nous voulons la faire passer pour évidente – mais le fait que nous ayons besoin de la formuler prouve qu'elle ne l'est pas.

Notre vie est plus belle quand nous la faisons entrer dans les cadres d'interprétation que nous offrent les grands auteurs; bien souvent nous préférons nous réfugier dans les mensonges des génies, plutôt que dans nos propres mensonges.

Ce qui se passe entre amants est rarement très relevé, est même presque toujours un outrage au bon goût.

Peu de gens osent se fier à leurs dégoûts et à leurs attirances, parce que peu de gens croient à la réalité de leur propre corps.

Quand nous essayons d'explorer jusqu'au fond nos pressentiments concernant l'avenir, un frisson d'horreur nous arrête en chemin.

Impossible de toucher le fond – pas parce qu'il est profond, mais parce qu'il est le fond.

Plus un homme a de force morale, plus il peut explorer profondément l'avenir, tout en le laissant être l'avenir – c'est-à-dire sans penser à l'avenir comme s'il était déjà présent.

Pour certains ce qui les dégoûte est plus redoutable que ce qui les fait souffrir, pour d'autres c'est l'inverse – les premiers méprisent les seconds.

On peut ne plus rien espérer, et cependant se porter à merveille – on peut être plein d'espoir et être tout à fait indisposé.

Influence constante du fonctionnement de nos organes sur notre pensée.

Temploux – Uccle, mai-juin 2002

Celui qui se sait innocent n'est plus dépossédé de son avenir, parce que celui-ci n'est plus pour lui le temps d'une rédemption qu'il ne parvient pas à mériter.

Lyon, automne 2002

NOTES DUBLINOISES

Pour E. J.

L'avenir n'a pas besoin d'une détermination pour exister.

De toute façon quelque chose arrivera – cela est constant.

C'est dans la mesure où un homme est en rapport avec l'avenir *quel qu'il soit* qu'il est en rapport avec l'être.

Aucune garantie concernant l'avenir ne peut apaiser l'angoisse, c'est au contraire l'angoisse qui doit préparer à l'absence de garantie.

Il n'est pas possible d'échapper à l'inconsistance, mais il est possible de la dire.

Ce qui n'a pas la prétention de durer est hospitalier.

Un homme est chez lui auprès de ce qui le rend incapable de juger.

Une intonation, un geste – voilà ce qui sauve un homme... ou le perd définitivement.

*

Horreur de cette vie à deux Horreur de la peur et de la volonté de faire peur qui en découle Horreur de ce petit mouvement de recul qui veut dire que tout est gâché Horreur de ce gâchis qui devient la pitance quotidienne pendant non pas un mois ou deux mais des années et on rajoute une couche de tendresse qui rend le plat encore plus écoeurant.

Quand je repense à ces petites histoires simples où la peur augmentait l'excitation au lieu de rendre mesquin et calculateur

Une nuit la pute de chez qui je sortais m'a réclamé un baiser. S'était-elle prise d'affection pour ma personne ? Certainement pas mais faisait-elle ça uniquement par calcul pour s'acquérir un client fidèle ? Peut-être mais ce n'est pas certain non plus. C'était un geste incompréhensible à bien y repenser.

A constater la fatale dégradation de ses rapports avec les autres, à se voir devenir de plus en plus lourd et bête face à des gens de plus en plus hostiles, on finit par attraper peur. De quoi exactement ? Difficile à dire mais terriblement peur. Cette peur liquéfie l'intériorité jusqu'à ce qu'enfin on se vide de soi-même.

Mon Dieu la première fois. C'était peu de temps après une violente dispute. Couchée sur le dos elle tenait ses pieds dans ses mains son cou était tendu elle s'arc boutait de plus en plus puis tout à coup elle s'est détendue complètement a commencé à balbutier en regardant dans le vide et en tremblotant. Une nouvelle dégradation de nos rapports a immédiatement suivi cet épisode.

Le propre d'un récit fictif n'est pas d'exclure toute référence à la réalité mais plutôt de n'être que partiellement réel. Du coup la réalité y cesse complètement d'être la réalité. On ne raconte pas la réalité : dès qu'on raconte il n'y a plus de réalité.

Je ne raconte ici que ce que je suis obligé de raconter pour pouvoir dormir la nuit.

Une autre femme - Un jour elle m'a confié que quand un amant descendait trop vite d'elle elle se finissait toute seule. Elle aimait son corps sauf une petite partie dans le haut des cuisses qu'elle trouvait trop grasse. Elle était plus âgée que moi de dix ans et quand elle était concentrée sur sa jouissance le bas de son visage se tordait et elle me regardait avec des yeux affreux. Elle m'a montré une fois le drap trempé après avec une petite exclamation.

Les seuls qui comptent vraiment (en plus de la Bible et Homère) Baudelaire Mallarmé Proust Céline et Heidegger. Je ne vois pas ce qu'ils ont essayé de faire puisqu'ils ont réussi. Ce qui est triste dans la réussite c'est qu'elle occulte complètement le mérite de celui qui l'a atteinte alors que l'échec peut parfois paraître méritoire malgré tout.

Les mots coulent facilement sans m'apporte de satisfaction mais plutôt du soulagement.

Un malheur trop prolongé est plus propre à faire naître la peur qu'une menace venant de l'extérieur. En tout cas la menace extérieure me laisse mon sang-froid et la possibilité de l'action et je peux toujours me dire que même si je ne parviens pas à m'en tirer au mieux j'aurai fait ce que je pouvais. Alors que le malheur rend celui en qui il monte progressivement incapable de concevoir qu'autre chose soit possible. A partir d'un certain stade le malheur devient tellement lourd et paralyse tellement qu'on en vient à se dire que même si le bonheur revenait à portée de la main on n'aurait plus la force de le saisir. Le malheur façonne un homme jusqu'à le rendre incapable d'être autre chose que malheureux. Alors il ne reste plus qu'à s'effondrer.

Il y a celles avec qui j'avais envie mais ça n'a pas eu lieu bien que, la plupart des

fois, je le sais, elles en avaient envie autant que moi. Dans ces cas-là la vanité humaine veut qu'on se dise que, si ça n'a pas eu lieu, c'est qu'on en avait pas vraiment envie, mais ce n'est pas vrai et cette envie rentrée ronge et rend agressif.

Cette nuit-là le poème grivois que j'ai lu devant les invités fatigués l'a amusée. Ça faisait très longtemps que je n'avais plus eu l'honneur de la faire rire. Les autres s'esclaffaient ou essayaient de plaisanter mais elle était la seule à vraiment rire, gracieusement, légèrement.

Les textes de plus en plus courts, de plus en plus espacés, de moins en moins composés. L'écriture devenue une obsession desséchante en faveur de laquelle j'ai sacrifié ma générosité, mon insouciance, ma vigueur pour finalement découvrir que j'étais devenu trop exsangue pour la poésie. J'étais content quand je pouvais ajouter quelques pages au-dessus de la pile mais accumuler les pages est une chose et composer un livre en est une autre. La seule chose qui puisse soulager un écrivain c'est de travailler à un livre. Dès qu'il perd de vue son but il n'a plus de consistance.

Ses seins fermes frottaient contre mes cuisses pendant qu'elle me suçait. Elle s'était complètement déshabillée tout de suite ce qui est rare. Elle a ri quand j'ai furtivement regardé la fente avant de venir me coucher sur elle. Après un temps je lui ai demandé de changer de position et elle est venue sur moi. Elle souriait. Elle a disparu quelques instants avant de me raccompagner. Il faisait très beau, c'était l'après-midi, c'était la première fois que j'allais chez une pute à jeun et en plein jour. C'était très bien.

Et celle-là un peu en retrait par rapport aux deux autres mais plus belle qu'elles. Je suis resté longtemps devant la vitrine, elle était contente d'être regardée mais en même temps je savais que dès que je tournerais le coin elle m'oublierait dans les trois secondes.

Quand je repense à elles leur nudité me fait peur.

Il avait vraiment désiré cette fille et l'avait conquise dans les règles de l'art et une fois au lit avec elle c'est à l'autre qu'il pensait avec ses doigts dans les plis de chair gluants de celle-ci il pensait aux plis de chair baveux de l'autre. Il lui avait fait mal en essayant de l'enculer et elle avait gémi comme une petite fille à qui on a volé son dix-heures. Le matin ils étaient restés au lit et chaque fois que soulevant le drap pour voir s'il bandait elle constatait que oui elle prenait un air faussement exaspéré.

Il avait eu honte quelques temps après avoir été chez cette vieille pute se justifiant en pensant qu'il était ivre puis plus tard il avait cessé d'avoir honte et pensé si je n'avais pas été ivre je ne serais pas allé avec elle mais la raison n'aurait pas été que je n'avais pas envie mais que je n'osais pas. Elle était portugaise avait un beau sourire et l'air d'avoir oublié depuis longtemps ce qu'est la honte. Elle s'était mise à beugler de douleur en portugais sous lui alors ils avaient arrêté et elle l'avait sucé pendant qu'il léchait son rectum plissé. Elle lui avait dit de ne pas traîner dans les environs parce que le quartier n'était pas sûr.

Soulagement quand même en pensant que bientôt tout ça sera passé quelle qu'ait été l'issue ce sera passé.

Le premier matin éjaculé sur son ventre filaments blancs sur la peau blanche et entre les poils dans la lumière blafarde.

Avec le temps nous nous sommes de moins en moins saoulés ensemble. Soit j'avais envie mais pas elle soit c'était l'inverse et dans les deux cas c'était par défi que l'un ou l'autre se soulait et par hostilité envers l'autre. Bientôt nous ne nous sommes même plus soûlés séparément sans doute parce que chacun se disait que l'alcool affaiblirait son organisme et qu'il avait besoin de toutes ses ressources physiques pour pouvoir se défendre contre l'autre et lui rendre coup pour coup.

Il avait envoyé un poème libidineux écrit en un quart d'heure à deux de ses amis

qui ne lui en avaient jamais reparlé, il ne comprenait pas pourquoi.

Il a appris peu à peu à condamner en bloc cette petite bande aux réunions de laquelle il se traînait presque une fois par semaine sans savoir pourquoi. Il n'entendait ne percevait plus que leurs préjugés leur frilosité leur laideur. Il n'en revenait pas qu'il soit possible de moisir tant d'années dans un petit monde si hermétique, si pauvre, si hostile *a priori* à tout ce qui n'était pas lui, si soucieux de détruire tout ce qu'il ne pouvait pas intégrer. Mais il continuait malgré cela à aller les voir avec même parfois une certaine excitation et aussi de la peur. En entendant les commérages, les ragots, les histoires qu'on racontait sur les couples du monde extérieur il avait peur et il ne voulait pas se retrouver lui-même dans le monde extérieur.

Premier amour – Je croyais qu'elle m'aimait pour mes trouvailles philosophiques. Elle n'en avait que foutre de ma philosophie mais croyait que moi j'y croyais et c'est pour ça qu'elle m'aimait. Toute notre histoire a donc reposé sur un heureux malentendu qui a fini par céder la place à un malentendu malheureux lorsque, terriblement angoissé à l'idée qu'elle ne m'aimât que pour ma philosophie, je suis devenu incapable de faire des trouvailles et ai cru qu'elle allait cesser de m'aimer à cause de ça, et qu'elle a effectivement cessé de m'aimer à ce moment-là, pas du tout à cause de ça (elle n'avait jamais vraiment écouté mes trouvailles philosophiques) mais parce que, me voyant douter de moi-même elle s'est mise elle aussi à douter de moi et à se dire qu'au fond je n'étais peut-être pas si intéressant que ça. Histoire compliquée.

« Pas de cette façon-là n'importe comment mais pas de cette façon-là Tu as raison de refuser les compromissions Tu as failli céder mais tu t'es repris juste à temps comme chaque fois mon Dieu pourvu que tu sois toujours capable de ce revirement de la dernière seconde sinon tout est perdu mais aie confiance si tu te contentes de suivre fidèlement ton chemin les ressources ne te manqueront jamais Non ne dis pas

jamais Les ressources ne te manqueront pas c'est tout Si tu fais simplement ce que tu as à faire alors rien ne pourra avoir de prise sur toi Et ce malaise que tu ressens cette impuissance nauséuse veulent peut-être dire que les choses sont en train d'entrer en toi Qu'une vérité plus profonde est en train de se faire jour dans ton esprit et que pour ce faire elle doit d'abord détruire l'ancien préjugé et te dépouiller de tes certitudes rassurantes Sois patient en tout cas ne vas pas perdre patience et continue à refuser ça Il faut que les choses arrivent d'une façon ou d'une autre mais pas de cette façon –là sinon ça n'en vaut pas la peine » C'est comme ça qu'il se parlait à lui-même seul dans sa chambre. Il ressentait une répulsion de plus en plus universelle qu'il était incapable de surmonter.

J'avais étudié attentivement l'horaire de travail de cette fille et je savais quand je devais aller faire mes courses pour tomber sur elle à la caisse. Elle avait remarqué mon manège et faisait semblant de rien, ce qui semblait indiquer que ça lui plaisait. Au début je me suis dit : « fais attention ce genre de romance pourrait te rendre complètement con » mais j'ai continué à aller la voir et j'ai peu à peu cessé de penser que ça pouvait me rendre con.

Il y a eu cette crise violente qui a duré un mois et pendant laquelle j'ai vraiment cru que c'était fini pour de bon puis nous nous sommes réconciliés mais il est resté une méfiance mutuelle et si à ce moment-là nous avons commencé à nous voir plus souvent ce n'est pas tant parce que nous avons plus de plaisir à nous voir que par un besoin de contrôle.

Un dimanche quand il avait sept ou huit ans il avait joué dans le jardin tout l'après-midi avec la fille d'amis de ses parents en visite. A la fin de l'après-midi ils étaient fatigués tous les deux et la fille avait voulu arrêter de jouer. Il s'était dit « nous ne nous reverrons jamais et elle n'a même pas envie de jouer avec moi jusqu'au moment de se séparer. » Ça l'avait rendu mélancolique.

Je revois la touffe de poils et ses cuisses écartées sur le siège inconfortable. Elle chiquait.

Oui ce cortège de soucis va continuer trop pénible pour qu'autre chose que la mort puisse en délivrer mais ce n'est pas grave désormais il ne trouve plus ça grave.

Combien d'heures ai-je passées à guetter son arrivée derrière le comptoir ? Elle avait une belle croupe des hanches d'animal puissant un maintien de danseuse un port de tête noble. Les choses auraient pu être très simples entre elle et moi mais je me suis habitué à penser à une rencontre avec elle comme à une chose qui n'arriverait pas et à me projeter sans fin dans le non-lieu de cette rencontre et je brûlais et me convulsais et crevais de rage de honte et de peur et me voyais avec désespoir devenir de plus en plus incapable de faire face à cette rencontre qui de toute façon n'arrivait pas et tout cela était sans conséquence je veux dire sauf pour moi seul mais je ne pouvais pas faire autrement que de me tourner vers ce qui n'arrivait pas car il est impossible de se tourner vers ce qui arrive sauf peut-être pour un fou.

Je me suis souvent dit en les regardant s'engouffrer dans les bouches du métro ou se ruer en masse vers les quais des gares tous avec leurs walkmans leurs valisettes leurs petits pas pressés et leurs mâchoires serrées : « Tout mais pas ça » et c'est exactement ce qu'ils se disaient aussi : « tout mais pas ça » et ils étaient tout à fait certains qu'ils parvenaient à empêcher que ça n'arrive bien que pour un regard extérieur il fût évident que ça arrivait quand même mais ils croyaient qu'ils empêchaient que ça n'arrive avec leurs regards mornes et fixes et leur allure qu'ils voulaient aussi mécanique que possible et leur assurance était si misérable et leur misère appelait au secours mais personne ne répondrait jamais.

Rilke a-t-il pensé à Nietzsche en inventant ce personnage aperçu dans la foule qui, devenu incapable de se détourner avec dégoût, avait accueilli le coup, l'avait reçu à travers tout le corps et s'était effondré en pleine rue ?

J'ai deux virgules noires aux coins des yeux, rançon à payer pour toutes celles que j'ai omises dans mon récit.

Pendant toute la période où voulant tirer parti de ses expériences il essayait de devenir écrivain, il se promettait quotidiennement de rester lucide jusqu'au moment où quelque chose arriverait et de ne surtout pas fuir ou se laisser distraire au dernier moment. Mais du coup sous la lumière crue de sa lucidité de forcené les choses avaient perdu toute consistance. Et certes il avait tenu jusqu'au bout et vu quelque chose arriver devant ses yeux mais ce quelque chose était si insignifiant que c'était comme si rien n'était arrivé.

...Que se passe-t-il ? - Soulagement : c'était seulement la mort qui remuait un peu de poussière en balayant devant sa porte.

Dublin, octobre 2005

DÉPART EN VOYAGE

Ces notes ont été écrites peu de temps avant un départ en voyage. La perspective de ce voyage m'a amené à quelques méditations concernant la peur et l'angoisse, qui constituent l'élément dans lequel je vis ordinairement, mais en général sans m'en rendre compte.

Mercredi 3 décembre 2008

Rien ne vaut la peur comme stimulant de l'imagination, et j'ai toujours vécu dans la peur. La peur de quoi, au juste? Je suis issu d'un milieu aisé et très protégé, je vis dans une partie du monde qui n'a plus été en « guerre » (au sens ancien de ce mot) depuis 1945. Alors?

Je me retrouve *face à moi-même*. Voilà une expression qui acquiert pour moi un sens nouveau et intense alors que je l'ai déjà employée des centaines de fois sans y penser: être face à soi-même.

Jeudi 4 décembre 2008

La mort est comme un fond de décor qui est là dès le commencement, mais qu'on ne découvre que quand le reste a été enlevé.

Samedi 6 décembre 2008

Deux sommets dans *L'Alternative (Ou bien...Ou bien)* (que je suis en train de lire:) *Journal du séducteur* et *L'Equilibre de l'esthétique et de l'éthique dans la formation de la personnalité*. (Et il faut ajouter *Les Stades immédiats de l'Eros*)

Le livre est un dilemme (se jouant dans la tête de Kierkegaard) entre deux formes

de vie qui sont toutes deux vouées au désespoir (le désespoir esthétique aboutissant ultimement au suicide, le désespoir éthique aboutissant à la médiocrité.)

Caractère *dramatique* de ce dilemme.

Points qui font penser à Baudelaire dans la description de l'esthétique.

Dimanche 7 décembre 2008

(nuit) Je continue mon journal de départ.

Je pourrais très bien crever là-bas, en Afrique. Je dis: « crever », parce que je me sens incapable de m'élever jusqu'à la dignité du « mourir ». C'est le cas aujourd'hui de la très grande majorité de ceux qu'on continue, par habitude, d'appeler « humains ».

Je crois que j'ai toujours été obsédé par la mort, mais, jusqu'il y a – disons trois ans, cette obsession était encore à l'état latent. Maintenant, elle a éclaté au grand jour. Je suis en permanence occupé à faire le tour (en pensées) de toutes les façons possibles de mourir. Si je vois une automobile freiner sec devant un piéton qui traverse une rue, je me dis: « tiens, je pourrais mourir comme ça ». Si j'entends parler à la radio d'une quelconque catastrophe qui a coûté la vie à une ou plusieurs personnes, je me vois mourir de la même façon.

La naissance de ma fille a joué un rôle là-dedans, car je me sens tenu de la protéger et d'anticiper tout ce qui pourrait lui arriver; mais il n'y a pas que cela, et mon obsession de la mort est essentiellement égoïste.

La guerre fait rage. Certains ont été jusqu'à parler, il y a déjà longtemps, de « troisième guerre mondiale »; et maintenant, ce serait la quatrième: terrorisme, montée en puissance de toutes sortes de mafias, conflits « ethniques » avec génocides à la clé... Tout cela se passe apparemment loin de chez nous, mais la distance géographique ne signifie plus grand chose, et la preuve en est que le terrorisme par

exemple peut tout à fait faire irruption ici n'importe quand.

Du reste toutes ces manifestations de violence ne sont que les formes visibles de la guerre, dont les formes les plus redoutables demeurent cachées.

(matin) Une chose singulière: que je me sente tenu de répondre de ma mort devant mes proches, c'est-à-dire devant mes parents (ma mère surtout), devant E., devant d'autres encore.

Dans l'angoisse où je suis, l'insuffisance de tout ce que j'ai écrit jusqu'à présent m'apparaît plus flagrante que jamais, et c'est un motif supplémentaire de désarroi.

J'éprouve le besoin de me décharger d'un fardeau, et c'est pour cela que je tiens ce journal. J'ai grandi dans un monde où toute nouveauté, tout changement, tout imprévu étaient toujours ressentis comme inquiétants; où toute surprise était forcément mauvaise; où la simple joie d'être là, sans savoir pourquoi, était inconcevable et inadmissible. Bref, un monde où chacun était tenu de rendre sans cesse des comptes à un radieux avenir collectif.

L'anxiété de ma mère, en particulier, m'a toujours beaucoup pesé.. Il y a quelques jours encore, quand je lui ai annoncé mon départ pour l'Afrique, j'ai immédiatement senti que je la rendais triste. Elle me voyait déjà mort. Elle ne me fait presque jamais de reproches, elle se contente de me recommander la prudence, avec une petite voix. Je crois que je préférerais encore des reproches.

J'aime ma mère, et j'aime mon père (je me le disais encore ce matin dans le rêve que j'ai fait) mais j'aimerais me délivrer de leur excès de scrupules et d'angoisse de l'avenir.

Ma fille Suzanne est la personne au monde qui m'est la plus chère (avec E., mais c'est plus compliqué.) Et pourtant, je n'ai encore jamais parlé d'elle dans mes écrits.

Il est trop tôt, peut-être. Elle est appuyée contre mon genou et tire sur mon carnet au moment où j'écris ces lignes.

(soir) Journée froide mais bleue. Je suis allé à la mer avec E. et Suzanne.

Nous sommes passés près d'un point de l'itinéraire du voyage à bicyclette au cours duquel j'ai rencontré ma grande passion juvénile. C'est le nom d'une rivière: *De Dender* qui m'a fait penser à ce voyage. Elle portait un blue jeans qui était troué à l'arrière et laissait voir le haut de sa cuisse. Elle le savait, mais affectait de l'ignorer.

D'ailleurs ce voyage à bicyclette s'était terminé à La Panne – la station balnéaire où je suis allé aujourd'hui (donc plus de treize ans plus tard) avec E. et Suzanne.

La mer: ce n'est pas compliqué d'accéder à l'immensité, il suffit de prendre le train, ou sa voiture, par un jour de ciel bleu, c'est à 140 kilomètres de Bruxelles.

L'immensité apaise les angoissés (Baudelaire: « et ton coeur se distrait quelquefois de sa propre rumeur au bruit de cette plainte indomptable et sauvage » *L'Homme et la mer*)

L'individu est angoissé par son propre rien, ou, pour parler comme Heidegger, par *la possibilité qu'il est pour lui-même*, possibilité qui est par définition vacante. Or lorsque l'individu angoissé est devant l'immensité, son propre rien se dessine pour lui sur le fond de l'immensité; de telle sorte que le vide de la possibilité qu'il est n'est plus séparé du néant infini que par une ligne de contour ténue et légère et dénuée de prétention de durer.

La possibilité de la mort est angoissante quand on est plongé dans l'agitation de la vie quotidienne; mais, quand elle se découpe sur l'infini, l'angoisse s'estompe et disparaît.

De même, entre l'immensité du ciel et celle de la mer, la ligne des immondes

immeubles de la côte s'estompe et disparaît.

Lundi 8 décembre 2008

Si je devais qualifier d'un seul mot le quotidien bruxellois, ce serait le mot: aigreur. La vie quotidienne bruxelloise est aigre. Pas pénible, pas insoutenable: aigre. Elle attaque directement l'estomac.

Journée très froide. Il gèle.

Je viens de voir passer par la fenêtre, sur le boulevard, le grand clochard barbu au parlé distingué et cordial. Cela me rappelle qu'hier soir, au cours de ma promenade digestive, je suis passé devant le banc sur lequel il était assis avec deux de ses comparses. Il pleurait, un des deux autres essayait de le serrer dans ses bras pour le consoler, mais il se dégageait; l'autre lui parlait. Ils étaient tous les trois ivres. Je crois qu'il était question du fils du grand clochard, qui lui donnait beaucoup de soucis.

Mercredi 10 décembre 2008

Ce qui est supposé porter l'angoisse à son paroxysme, en fait, la dissout.

Ce qui me met en demeure de me choisir, en fait, me délivre.

Jeudi 11 décembre 2008

Toutes les lâchetés, toutes les mesquineries accumulées au fil des ans continuent de vous accompagner. Elles sont tapies dans les replis de votre quotidien, et, en toute occasion, leur parfum faisandé monte jusqu'à vos narines.

Je fréquente les amis de E. depuis plus de six ans. Six ans de comédie et de dissimulation (en tout cas de ma part), de conversations creuses, de petites rancunes, de frustrations, et surtout d'ennui, d'ennui, et encore d'ennui. Chaque fois que je me retrouve en leur compagnie, le fardeau de ces six années me retombe sur les épaules.

Au fond, je ne connais pas ces gens. Je les salue, je leur souris, j'échange avec eux des propos ineptes comme si c'était la chose la plus naturelle au monde, alors qu'ils sont pour moi de parfaits étrangers.

Et ainsi de tout mon « univers familial », où j'ai mes repères et où je suis capable de m'y retrouver.

Vendredi 12 décembre 2008

Fin de la lecture de *Ou bien...Ou bien* ce matin.

Ciel dégagé, grand froid.

Exclamation d'E. En sortant de la chambre ce matin: « regarde les mouettes! » C'est le charme de la mauvaise saison. Les mouettes sillonnent le boulevard en tous sens. La Place Anneessens est un de leurs *headquarters*.

Onze heures du soir.

En marchant vers la Bourse, j'ai croisé le grand clochard au parlé distingué et cordial. Il titubait, son regard était posé sur un point situé loin au-delà du champ de vision. Voilà un homme dont la souffrance n'est pas feinte, alors qu'autour de lui il n'y a que névrose geignarde et bruyante.

Un verre de vin aux Halles Saint-Géry. Couples frigides, demoiselles mélancoliques et hargneuses, jeunes mâles qui se prennent pour des héros alors qu'ils ne sont que des reflets fugaces voués à être remplacés bientôt par d'autres sur l'écran avide. Le tout noyé dans le vacarme des machines. C'est vendredi soir, on est tenu de s'amuser.

Samedi 13 décembre 2008

Mauvais sommeil. Rhumatismes à la cheville gauche. Suzanne de nouveau malade. Pleine lune énorme, juste en face de la fenêtre, comme un oeil.

Boulevard vide ce matin. Flaques gelées. Ciel pâle et glacé, nuages très hauts.

Façades désolées dans le soleil, semblables aux vestiges d'une civilisation éteinte parmi lesquels tournoient des oiseaux.

Quand on se trouve placé devant l'inconnu (et le désert, où je serai dans quelques jours, est pour moi l'inconnu au carré,) le réflexe humain naturel est d'essayer de ramener cet inconnu au connu, de se prouver que cet inconnu est en fait déjà contenu dans ce dont on a une expérience. Ce réflexe est d'autant plus vif que, *si je ne peux ramener l'inconnu au connu, alors c'est le connu qui risque d'être dévoré par l'inconnu.*

Face à l'inconnu, la familiarité de ce qu'on croyait connu se lézarde et s'avère n'avoir été qu'un vernis fragile.

Dans la vie quotidienne, on n'attend rien. On est pourtant concerné par quelque chose qui est encore à venir, mais on l'a oublié. On se complaît dans le présent comme dans un exil confortable.

Mais il suffit de l'imminence d'un changement important, ou d'un événement redoutable, par exemple, pour me rappeler ceci:

Je suis concerné au premier chef par ce qui se tient en réserve et n'est pas encore donné.

Je peux me détourner de ce qui se tient en réserve, mais je ne peux pas faire en sorte que cela ne me concerne pas.

Voilà en quoi l'angoisse est en même temps joie: elle rouvre une dimension qui est d'ordinaire fermée.

Dimanche 14 décembre 2008

A propos de ce qui se tient en réserve:

On ne cherche à accéder à *tout* qu'à défaut de s'être ouvert au mode particulier de présence de ce à quoi on n'a pas accès.

On se croit d'ordinaire empêché d'accéder à tout par des obstacles contingents, dont alors on se plaint. Ces « obstacles » peuvent être de natures diverses, suivant les tempéraments, mais, dans tous les cas, on garde la croyance en un *tout* qui rendrait heureux ceux qui y accéderaient.

Or, comme l'écrit mon ami D., paraphrasant Heidegger (mais D. est aussi un très bon connaisseur de Georges Bataille) (je cite de mémoire): « le vide de l'être ne peut être comblé par la plénitude de l'étant. »

Aussi vouloir accéder à tout, c'est se ruer vers sa propre perte.

Lundi 15 décembre 2008

Cinq heures du matin. Suzanne m'a réveillé en toussant, impossible de me rendormir. Epuisement/incapacité de dormir depuis...combien de temps? Des semaines il me semble.

C'est dans les périodes d'angoisse et d'intense agitation intérieure, telles celle que j'ai traversée au début de mon séjour à Dublin (octobre 2005) ou, dans une certaine mesure, celle que je traverse maintenant, que je me rapproche le plus de la sérénité.

Comme s'il fallait que l'angoisse crée une brèche dans la fausse quiétude de ma vie ordinaire pour que j'accède à une vraie paix.

Comme si la « vie normale » n'était en fait qu'un entêtement sans fin dans un cul de sac – tandis que l'événement qui est l'occasion de l'angoisse rouvre la voie souveraine.

Bruxelles, décembre 2008

M. E. B. F. J.